
CRITIQUE.

ESSAIS

SUR

LA RÉFORME CATHOLIQUE ⁽¹⁾.

Die religion ist der Herrschlag
der Sittlichen Welt.

ARNOLD RUCK.

Qui niera l'importance des questions religieuses? Celui-là seul qui n'y a jamais réfléchi. Mais un tel homme existe-t-il? Qui donc, assistant aux derniers moments d'une personne aimée, ne s'est demandé : Tout finit-il là? qui, songeant à sa propre fin, dont un instant à peine nous sépare, ne s'est dit : Et après? La mort, qui nous environne et nous dévore, pose sans cesse le problème.

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
À ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse,
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

(1) Un fort vol. in-12, par Bordas-Demoulin et F. Huet. Paris, Chamerot, 1856.

Je ne puis; malgré moi, l'infini me tourmente.
 Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
 Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
 De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
 Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
 Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?
 Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
 Et renier le reste, est-ce donc être heureux?
 Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.

.

Ces vers d'un *enfant du siècle* sont bien le cri de notre époque. Quiconque connaît le temps présent avouera qu'un profond besoin religieux travaille les âmes. Lisez les chants des poètes, les travaux des historiens, les écrits des philosophes, des politiques, des économistes même : ce besoin éclate partout.

Quoi d'étonnant? Jusqu'à la fin du siècle dernier, une foi positive quelconque, à partir du fétichisme pour aboutir au quakerisme, avait toujours satisfait cette soif du cœur. Au xviii^e siècle, la masse des abus, défigurant la plupart des cultes, avait insurgé l'esprit des philosophes contre toute religion révélée. Ils voulurent y substituer la foi en la raison humaine. C'est l'enthousiasme de cette foi qui fit la puissance des écrivains du siècle passé. Elle fut le génie, l'inspiration de la révolution française, le soutien de ceux qui moururent pour elle.

Maintenant, cet enthousiasme s'est refroidi. L'enivrement de la raison émancipée, secouant tout joug, même celui d'une vérité absolue, cette ardeur juvénile qui animait nos pères a fait place à un autre sentiment. On veut se rattacher à Dieu. Dans la chaleur de la lutte contre les préjugés, on avait été jusqu'à couper le lien qui nous unit à la raison souveraine. De toute part, on cherche à le renouer. *Dio e popolo*, ce mot d'ordre de la liberté italienne semble être celui de notre temps.

En Allemagne s'est élevée naguère, je le sais, une école philosophique prêchant l'athéisme. Il s'est même constitué en Amérique quelques communautés ayant pour base la négation de l'âme et de son immortalité. Mais, au fond, il ne faut voir dans ces faits qu'une protestation : protestation contre l'idéalisme absolu d'Hegel; protestation contre l'alliance des religions avec le despotisme et la théocratie.

Feuerbach, le chef reconnu de cette école, va nous donner lui-même l'explication de sa doctrine :

« Quand je nie Dieu, cela signifie, philosophiquement parlant, que je nie la négation de l'homme. Or, nier la négation est affirmer. Ma tâche est donc d'affirmer l'homme ou l'humanité, qui avait été pendant près de deux mille ans niée et reniée par des sophismes religieux et scolastiques sans nombre et sans nom. Je m'empare de la position illusoire, fantastique, céleste qu'on a donnée à l'homme chrétien; cette position, théoriquement sublime, quand elle s'exprime dans la vie ordinaire, devient brutalement ce que l'on appelle en langue vulgaire la misère matérielle, la dégradation politique, l'abjection intellectuelle et morale. Voilà la farouche et perfide destruction ou négation de l'être humain. Je nie cette négation, je détruis cette destruction. Je veux la réorganisation politique et sociale de l'espèce humaine (1). »

Et, quand nous demandons aux libres penseurs d'outre-Rhin comment ils jugent Feuerbach, voici ce qu'ils répondent : « Le sens des principes de Feuerbach, parfois obscurcis par des expressions incomplètes, n'est autre que celui-ci : L'accord dans l'individu, de l'esprit et du corps. (*Uebereinstimmung des denkenden und sinnlichen Individuums.*) La perfection harmonique de l'homme tout entier, tel est le véritable but de la théorie et de la pratique. Cette harmonie doit être atteinte. La religion y aspire, la philosophie y marche. Et, comme Feuerbach cherche sa satisfaction dans ce double mouvement du sentiment et de l'esprit, on peut dire que *nul n'est plus religieux, nul plus philosophe que lui* (2). »

Et ailleurs : « Dans son enthousiasme pour sa cause et pour le bien suprême de l'humanité, Feuerbach remplit *toutes les conditions de la religion* (3). »

Voilà donc le principal apôtre de l'athéisme convaincu de religion par ses pairs les libres penseurs. Si l'athée lui-même, qui veut et prétend l'être, est au fond religieux malgré lui, ne puis-je en conclure qu'un besoin de retour vers Dieu agite les âmes ?

(1) Traduit par Hermann Ewerbeck.

(2) Kuno Fischer. *Die Akademie von Arnold Ruge* 1848), p. 143.

(3) *Ibid.*, p. 183.

Oui, je crois que la très-grande majorité des hommes éclairés de notre temps sont religieux, en ce sens qu'ils ont foi dans l'invisible, dans l'absolu, dans l'idéal. Mais il leur manque une religion proprement dite, et c'est là une cause de faiblesse. Je ne veux point dire par là qu'il faille nécessairement la croyance à une révélation surnaturelle, à une puissance particulière du prêtre, à des sacrements, etc.; mais je pense qu'il faut un corps de doctrine touchant Dieu, l'homme et ses rapports avec Dieu et avec ses semblables, un corps de doctrine simple, clair et précis, qu'on puisse enseigner aux enfants, qu'on puisse croire, professer et célébrer en commun avec ses frères.

La vigueur d'un principe gravé dans le cœur de l'homme dès les premières années et toujours conservé, l'union de frères en une même croyance exprimée dans l'assemblée de tous, au moyen de la parole et de l'art; la foi de l'enfance et le culte en commun, voilà deux forces que rien ne remplace, deux forces qui nous font défaut.

La plupart d'entre nous ont été élevés dans un culte qu'ils ont repoussé à l'âge où, en même temps que les passions, la raison s'éveille. Les passions poussent à démolir la religion, qui leur impose un frein. Or, telle qu'elle est, par ses abus, ou même sans ses abus, par ses dogmes, elle choque la raison, elle ne peut vivre dans l'atmosphère que respirent les jeunes gens qui étudient. La raison la rejette donc; avec elle, souvent la religion naturelle est emportée ou obscurcie. Dès lors, le grand nombre se livre sans retour à la poursuite des biens matériels, n'accomplissant quelques cérémonies religieuses que par hypocrisie, par convenance ou sous l'étreinte de la mort. D'autres se refont une foi, mais par leur effort individuel, sans l'appui des souvenirs si puissants de l'enfance, sans l'enthousiasme d'une croyance confessée, célébrée, *sentie* en commun.

C'est un fait certain : une religion positive, révélée ou non, est une grande force pour l'homme. Elle donne au caractère une trempe que rien n'égale. Elle nous rend plus sereins dans l'adversité, plus inabordable aux lâchetés et aux séductions, plus capables de supporter la prospérité. Celui-là seul vit en homme qui vit pour un principe. La mort, suprême pierre de touche, fait éclater cette force au grand jour. Pour la mesurer, il suffit de se rappeler par la pensée les

derniers instants de ceux qui sont tombés martyrs de leur foi.

Autre fait non moins certain : une religion positive est aussi une force pour les sociétés. Nous voyons clairement l'influence des cultes, non-seulement sur les relations sociales, sur les lois civiles et politiques, mais même sur la production de la richesse. Plus juste est l'idée de Dieu, plus équitable est la répartition de la richesse et plus grand le bien-être général.

Troisième fait sur lequel j'insiste. La croyance au progrès, à peu près générale de nos jours, implique une religion, une foi, *une foi, substance des choses qu'on espère, sperandarum substantia rerum*, comme dit saint Paul. Progrès signifie marche vers un ordre de choses meilleur. Mais cet ordre meilleur, d'après lequel vous voulez réformer l'ordre actuel, où le contemplez-vous ? Dans le réel ? dans les faits ? Non, puisque ce sont les faits qu'il s'agit de réformer d'après un modèle plus parfait. C'est donc dans l'idéal, dans la raison universelle, en qui subsistent les idées, les types des choses et leurs rapports absolus. Quiconque croit au progrès croit en Dieu.

S'il est donc vrai que la religion est une force pour les individus, pour les sociétés et pour notre race entière, puisqu'elle est la vie et la lumière du progrès, n'est-il pas urgent de savoir à laquelle nous nous attacherons ?

Il faudra que celle-là soit telle, que la raison l'accepte, que la science n'y contredise pas ; telle, qu'elle puisse être enseignée à l'enfant, conservée par le jeune homme, confessée par l'homme mûr.

Voilà la religion dont nos âmes éprouvent le besoin. Or, en existe-t-il actuellement une semblable ?

Oui, répondent MM. Bordas-Demoulin et Huet, dans le livre dont nous avons donné le titre ; oui, c'est le catholicisme, mais le catholicisme réformé. — Examinons s'il en est ainsi.

La théorie de ces auteurs n'est pas une de ces opinions basées sur les faits, que les circonstances du jour font éclore et qu'emportent celles du lendemain. — C'est un système d'une pièce, qui a ses racines dans les profondeurs de la métaphysique, et qui, partant d'un point de vue fixe, juge et explique les grandes révolutions de l'histoire, le développement et la ruine des cultes et des empires, les progrès de la civilisation contemporaine.

Dans un livre sur le *Cartésianisme*, M. Bordas-Demoulin a inséré une étude sur la quantité et l'activité, éléments constitutifs de la

substance, étude qui est une des œuvres de haute spéculation les plus originales, les plus saisissantes qui aient paru depuis longtemps.

Dans ses *Mélanges*, pour expliquer l'homme, ce puissant écrivain se rattache à la tradition platonicienne. Son point de départ est celui de Descartes, la pensée en nous. Ce qui constitue la pensée, ce qui nous rend capables de penser, ce sont les idées, substance même de notre être spirituel. Mais ces idées en nous ne sont pas absolues, indépendantes, souveraines. Elles dépendent, au contraire, des idées divines. La force de la pensée dans l'homme est donc en proportion de son union plus ou moins intime avec la raison suprême, avec Dieu.

Ce lien intime entre l'homme et Dieu existait à l'origine. C'est en cela que consistait la perfection originelle de notre race. La chute, affaiblissant ce lien, précipite l'homme dans les sens; la réparation, le renforçant, rattache l'humanité à Dieu et produit ainsi, à mesure qu'elle étend ses effets, la civilisation moderne et ses merveilles.

Nous laissons parler l'auteur.

« Le mal est entré ici-bas avec la prévarication du premier homme. Pour tout être créé, la condition principale de force, c'est l'union intime avec l'esprit incréé. Par la désobéissance d'Adam, l'esprit humain rompt avec Dieu, commence à s'éloigner intérieurement de lui et à s'affaiblir. A mesure que les siècles s'écoulaient, l'éloignement augmente, la faiblesse croît, et l'homme perd la connaissance de Dieu, de soi et de l'univers.

» De là le polythéisme, l'idolâtrie.

» De là cette nullité des sciences physiques, qui brava tous les efforts des génies de la Grèce et de Rome.

» De là l'homme renonçant à soi et se donnant à l'État, chargé de le guider et qui dispose souverainement de lui, parce que la raison et la volonté de l'homme sont si débiles, qu'il ne peut être laissé en rien à lui-même et les employer pour se conduire.

» Le christianisme vient relever intérieurement l'esprit humain à Dieu et lui faire ainsi reprendre la vigueur. Il lui donne en même temps la connaissance de Dieu, de l'homme et des rapports de l'homme avec ses semblables dans la vie privée, connaissance qui doit paraître immédiatement avec le retour à Dieu. Quant à la connaissance des rapports de l'homme avec l'homme dans la société et à la con-

naissance de la création matérielle, l'esprit humain les acquerra lui-même, lorsqu'il sera suffisamment reforcifié.

» Avec le christianisme commence le monde de la réparation. D'abord, il se produit seulement dans la religion, à quoi il a été préparé par la loi mosaïque. Après seize siècles de préparation par la religion, il se produit dans les sciences, et, après dix-huit siècles de préparation aussi par la religion, il se produit dans la politique. »

Mais comment la réparation a-t-elle agi? Par la révélation et les sacrements que Jésus-Christ a institués.

Pour conserver intactes les vérités révélées, l'infaillibilité a été promise au corps de l'Église.

Pour administrer les sacrements, des prêtres ont été consacrés, qui se transmettent les uns aux autres ce pouvoir surnaturel.

Mais d'où vient qu'il ait fallu tant de siècles à la réparation pour produire ses effets? C'est que l'Église s'est amalgamée avec l'État, encore païen, et s'y est abîmée.

« Tant que l'Église subsiste isolée, elle grandit; dès qu'elle se mêle à la société, elle décline; comment en serait-il autrement? Tant qu'elle est seule, elle se gouverne chrétiennement. Aussitôt qu'elle a des rapports avec l'État, elle revêt un gouvernement païen. Est-il possible qu'elle prospère en agissant contre sa nature? quand ses ministres, principalement les évêques, entrent dans les fonctions civiles et tournent en dominateurs, s'assimilent aux grands et aux potentats de la terre? quand elle devient loi politique et qu'ils enseignent qu'elle doit l'être? quand elle jouit d'immenses biens qu'elle accroît sans relâche, et qu'ils s'en déclarent propriétaires, tellement, qu'y toucher serait non un pur vol, mais un sacrilège? quand ses désordres, quelquefois lents, souvent rapides, reçoivent le long du moyen âge l'extension la plus effroyable? quand dans l'Église en même temps le clergé envahit les droits des laïques, les évêques les droits des prêtres, le pape ceux des évêques? quand de tous les côtés le régime ecclésiastique est perverti de fond en comble, par la domination, et la domination sanglante, substituée à la liberté, hors de laquelle il n'y a pas d'Évangile? Le paganisme y est si profondément empreint, qu'il survit à la société païenne, depuis soixante ans abolie parmi nous; qu'il brave la société évangélique créée depuis soixante ans, et qu'il ne cesse de triompher en prétention. »

Mais le christianisme, même perverti dans ses ministres, n'en a pas moins enfanté la civilisation moderne. C'est lui qui souffle maintenant cet esprit de réforme qui tend à tout améliorer et à renverser, même révolutionnairement, les obstacles qui s'opposent à sa marche. M. Huet a fait voir dans un autre ouvrage comment le christianisme enfante le vrai socialisme, le socialisme *libéral* (1) ; dans le volume que nous avons sous les yeux, il montre comment, suivant lui, les laïques arriveront à réformer l'Église.

Quelque affaibli que soit le catholicisme, quoique l'hérésie tente de pénétrer dans son sein, l'avenir lui appartient, pense l'auteur. « La force d'une religion dépend de la conservation de son sacerdoce et de la perpétuelle fixité de son enseignement, marque naturelle d'une révélation divine. A cet égard, le catholicisme l'emporte incontestablement, et, malgré les abus qui le travaillent, il est aujourd'hui le seul culte qui ne soit pas tombé dans une irrémédiable décadence. »

MM. Bordas et Huet poursuivent avec une incomparable énergie l'esprit d'intolérance et de domination du clergé, les erreurs, les abus, les superstitions, les hérésies qu'il fomenté.

« O Église! il t'a criblée de blessures, il t'a inondée de paganisme de la tête aux pieds. On dirait de toi une immense et effroyable lèpre. Tu n'es plus qu'un objet d'horreur ou de mépris pour les générations qui passent. Elles détournent la tête de dégoût ou la branlent de moquerie. — Qu'il faut te scruter longtemps et profondément pour découvrir ton existence divine et te saluer l'attente et la restauratrice des nations! Cependant qui t'a reconnue pourrait-il ne pas te confesser en présence des enfants des hommes? Unique médiatrice des secours d'en haut, obtiens-moi la force de buriner l'anathème au front des sataniques extravagances de tes pontifes. »

Le pape et les évêques, sous la pression des jésuites, ont proclamé l'hérésie de l'immaculée conception. Cette question, d'une grande importance, parce qu'elle fait voir comment on impose le dogme à la crédulité des peuples, est traitée de main de maître à la fin du volume. Deux prélats français, MM. Gousset et Dupanloup, ont écrit des traités à l'appui du nouveau dogme. Un théologien belge, dont le nom mériterait d'être connu, s'est imposé la tâche de recher-

(1) *Le règne social du christianisme*. Paris, Chamerot, 1853.

cher tous les textes invoqués par ces évêques, les lumières de l'Église de France, et, en fin de compte, il se trouve que tous ces passages, dont on fait tant de bruit, ont été ou mal compris, ou mal appliqués, ou détournés de leur sens réel, ou même *faussés*. Les jésuites ayant passé par là, on pouvait s'y attendre.

Avant de discuter le système que nous venons d'esquisser rapidement, rendons hommage à sa grandeur. Il se tient debout par sa seule force. Il restitue au catholicisme ses véritables principes. Il l'explique, il donne la raison de ses erreurs, de sa décadence. Si ce culte était appelé à renaître, ce serait en s'appuyant sur la théorie posée par M. Bordas. — Rare mérite chez des écrivains catholiques, ils aiment la liberté. Ils rattachent la liberté de conscience au fondement même de la religion qu'ils défendent. En matière religieuse, ils réclament pour tous le droit commun. Ils repoussent même le budget des cultes. La liberté comme en Amérique, tel est leur mot d'ordre. Le libéralisme le plus logique n'a rien à leur apprendre, et, comme l'a montré M. Huet, leurs idées dogmatiques s'allient chez eux avec les principes de la démocratie la plus généreuse et la plus progressive.

Pour quiconque croit en Dieu et à la spiritualité de l'âme, la partie métaphysique du système de M. Bordas me paraît très-admissible. La force de la pensée humaine est dans son union avec la raison divine. Le progrès consiste à saisir de mieux en mieux en Dieu l'idée de la perfection et à s'en rapprocher de plus en plus. — Mais il ne me semble pas que la partie historique soit à l'abri de toute objection.

Le mal existe. Aveugle qui le nie, enfant qui l'attribue aux institutions ; car qui donc fait les institutions, si ce n'est l'homme ? Écoutez les poètes, le cœur de l'humanité, surtout les poètes des temps modernes : Dante, Shakespeare, Byron, Lamartine ; leurs plus beaux vers ne sont souvent qu'un sanglot ou un cri de désespoir. — Voltaire, l'heureux Voltaire n'a-t-il pas écrit :

Vous criez *tout est bien* d'une voix lamentable ;
L'univers vous dément, et votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.
Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le mal est sur la terre.

« Le monde que nous habitons n'est formé que de ruines et nous ne pouvons y faire un pas sans détruire. Que nous le prenions, ce monde, dans le temps ou dans l'espace, sous ses deux dimensions c'est un réseau de mal, de destruction et de carnage si bien tissé et si plein, que cela ressemble à ce tableau de Salvator où tout tue et est tué en même temps ; où hommes, chevaux et jusqu'à un oiseau qui passe sur le champ de bataille, tout est frappé, tout meurt, sous un ciel pâle, dans un affreux ravin, tandis que le soleil s'éteint tristement à l'horizon. Admirable tableau, sublime expression de la mélancolie que le mal moral et le mal physique répandus dans le monde peuvent jeter dans notre âme !

» Saint Paul, le grand poète, le grand théologien, a résumé d'un mot cette douleur universelle de la nature quand il a dit : *Omnis creatura ingemiscit* (1). »

A quoi bon le nier ? Oui, le mal existe. Il consiste en cela, que notre esprit ignorant est uni à un corps mortel. — Mais le mal n'est que relatif, dit-on ; il est la condition de l'harmonie dans l'univers. C'est possible, mais c'est là une autre question. Tout peut être pour le mieux dans le meilleur des mondes ; mais nous voyons clairement que nous ne sommes pas bien. Nous travaillons à améliorer notre sort et nous y réussissons. Quoique plusieurs écoles nient le mal, jamais on n'a autant travaillé à le combattre ; car jamais le besoin de réformes ne fut plus universellement senti.

Le mal quant à l'homme existe donc, c'est un fait. Mais d'où vient-il ? De la chute, répond M. Bordas.

Ce que nous savons de l'histoire de notre espèce ne nous permet ni de rejeter ni d'admettre cette hypothèse. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'histoire de la planète avant la venue de l'homme, celle des procédés généraux de la nature la rendent peu probable. En effet, tout semble suivre une marche graduelle, ascendante. Sur notre globe les végétaux ont précédé les animaux, et les espèces inférieures dans chaque règne ont généralement paru les premières. L'homme lui-même dans sa vie intra-utérine semble monter les degrés de l'animalité et sa raison ne se développe que successivement.

L'hypothèse de la chute a-t-elle d'ailleurs l'avantage de sauver la

(1) *Encyclopédie nouvelle*, v° Bonheur. — P. Leroux.

difficulté de faire Dieu auteur du mal? Je ne le pense pas. Que Dieu crée l'homme avec une raison unie à lui, et que le premier acte de la créature soit de s'éloigner de son créateur et de tomber par suite dans les sens, ou que Dieu crée l'homme dans les sens, avec une raison faiblement unie à la raison divine, mais avec le devoir de développer son esprit en s'unissant de plus en plus à celui de son auteur, la responsabilité de Dieu me paraît la même, et la seconde hypothèse est plus en rapport avec la simplicité de ses voies ordinaires. En tout cas, il y a là un mystère. Le symbolisme des cultes peut le couvrir du voile de ses mythes. La science s'abstient de prononcer sur des questions qui échappent jusqu'ici à ses moyens de connaître.

Poussant sa théorie à bout, M. Bordas croit voir dans l'antiquité la chute continue de l'humanité s'enfonçant de plus en plus dans le matérialisme des faux cultes, de la superstition et des religions d'État. La conviction de la vérité de son système l'a évidemment aveuglé sur la signification des faits.

Loin qu'il y ait chute, l'histoire de l'antiquité, *prise dans son ensemble*, nous montre, pour autant que nous la connaissons, un progrès réel incontestable.

Après le mouvement philosophique de la Grèce, après les écrits de Platon et d'Aristote une lumière plus grande qu'auparavant n'éclairait-elle pas le monde? Est-ce qu'au temps où Cicéron écrivait son traité *De naturâ deorum*, le nombre des esprits désabusés des superstitions n'était pas plus considérable qu'au temps d'Homère? Est-ce que la législation romaine, même avant d'avoir reçu les admirables développements que lui donnèrent les jurisconsultes de l'époque impériale, n'était pas déjà alors bien supérieure à toutes les législations de l'Asie et même de la Grèce? Est-ce que les idées des juifs hellénisant sur Dieu et son Verbe, telles que nous les trouvons dans Philon, ne sont pas presque identiques aux idées de saint Jean?

Avant la venue du Christ, le progrès est moins visible et surtout plus irrégulier; mais je pense que, tant pour la religion que pour le droit politique, civil et international, il est impossible de le nier.

On ne saurait mieux décrire que ne le fait M. Bordas la marche de l'histoire depuis le christianisme. Il n'a pas tort quand il lui attribue la vigueur qui distingue l'esprit de l'homme moderne.

Mais il va trop loin quand il fait sortir du christianisme seul la civilisation tout entière.

« A vos yeux, la *civilisation actuelle sort en grande partie de l'Évangile*; ce n'est point en grande partie qu'elle en sort, c'est totalement. Une civilisation tire sa nature de la société où elle s'enracine et vit. Il ne peut y avoir sur la terre que deux sociétés réellement différentes : l'une qui se constitue propriétaire de l'homme, l'autre qui reconnaît à l'homme la propriété de lui-même. La première commença avec la naissance des États et finit à la révolution française, où a commencé la seconde pour durer autant que l'univers. La première forme la société de la chute; la seconde, la société de la réparation. »

Mais, bien avant la révolution française et en dehors de l'action du christianisme, ne voyons-nous pas les peuples de race germanique se constituer précisément sur ce principe que l'homme est propriétaire de lui-même et que les pouvoirs sociaux, loin de posséder les citoyens, n'existent que par eux et par leur consentement. La plupart des libertés proclamées en 1789 et inscrites dans nos constitutions actuelles nous viennent de là. Le respect de la personnalité, l'inviolabilité du domicile, l'homme jugé seulement par ses pairs, le concours de tous pour faire les lois, l'impôt voté par ceux qui le payent, la libre discussion des intérêts de tous, l'élection des chefs, l'organisation fédérale, le gouvernement des communes et de l'homme par lui-même, le *self-government* en un mot (1), tout cela n'était-il pas gravé au fond du cœur des tribus germaniques? Ne sont-ce pas ces sentiments, ces traditions qui, par une suite non interrompue ont fait naître en Angleterre, en Hollande, en Suède, en Norwège, en Suisse, en Amérique, ces institutions, que d'autres peuples, non-seulement chrétiens, mais catholiques, essayent en vain d'implanter chez eux plus d'un demi-siècle après 1789? C'est ce même sentiment de la personnalité qui a fait adopter la Réforme par la race germanique, parce que la Réforme soustrayait l'individu à la domination spirituelle et temporelle de la théocratie, qui prétendait posséder l'homme dans son esprit et dans son corps.

(1) Voyez le travail récent de M. Moke sur *la Belgique ancienne*, chap. I, II et VI.

Habitué à l'idée de la chute, nos auteurs n'hésitent pas à placer dans l'histoire des changements de front, des oppositions brusques qu'on n'y rencontre nulle part.

« S'il eût suffi, dit M. Huet, de la foi et de la pratique religieuse pour opérer la réforme sociale, les beaux siècles de la primitive Église, où éclata le plus ardent amour de Dieu et des hommes, auraient vu éclore la civilisation moderne; et le règne des droits naturels, la souveraineté du peuple, l'affranchissement du travail, la liberté de conscience dateraient de l'avènement de Constantin, au lieu de dater de 1789. »

Si j'entends bien, les peuples, mineurs jusqu'à la fin du xviii^e siècle, sont devenus majeurs depuis cette époque et jouissent de leurs droits naturels. Mais, en réalité, en est-il bien ainsi? Sans parler de l'Espagne, de l'Italie, de l'Autriche, où certes les droits naturels ne sont ni proclamés ni respectés, peut-on dire que la France en ait réellement joui? A coup sûr, ce n'est ni sous Napoléon I^{er}, ni sous la Restauration. Quand nous voyons encore récemment des sectes évangéliques persécutées, dispersées, emprisonnées au nom de lois qui ne datent pas d'hier, peut-on dire que la liberté de conscience, le premier, le plus élémentaire des droits naturels, ait même été comprise?

En Amérique, au contraire, sans attendre que 1789 ait sonné la délivrance des peuples au tocsin des siècles, nous voyons les droits naturels dont parle M. Huet, non-seulement proclamés, mais mis en pratique depuis plus de deux cents ans.

Dès 1620, la constitution de la Virginie établit le gouvernement représentatif, le jugement par jury et le principe du vote de l'impôt par ceux qui le payent.

En 1630, dans le Maryland, un catholique, lord Baltimore, proclame et fait régner la liberté religieuse pour tous les chrétiens. « Je ne veux, — tel est le serment du gouverneur du Maryland, — je ne veux, ni par moi-même, ni par d'autres, ni directement, ni indirectement, molester, sous prétexte de religion, quiconque professe de croire en Jésus-Christ. »

A la naissance du Massachussets, nous trouvons la séparation complète de l'Église et de l'État. Les sectes vivent libres sous la loi

commune et choisissent elles-mêmes leurs ministres. A l'exception du suffrage universel, la démocratie représentative y est aussi complètement en vigueur que de nos jours. Les juges mêmes sont annuellement choisis par les citoyens.

Mais un fait plus important se produit. Un homme se lève (1633), réclamant non-seulement la tolérance, mais la complète égalité des cultes devant la loi civile, et sur ce principe il fonde un État. C'est Roger Williams, nom peu connu, mais qui mériterait d'être inscrit parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité. Le premier, dans ce monde ensanglanté par l'intolérance depuis quatre mille ans, avant même que Descartes eût fondé la libre recherche dans la philosophie, il proclame cette grande doctrine de la liberté spirituelle.

« La persécution en matière de conscience est, répétait-il, manifestement et lamentablement contraire à l'enseignement de Jésus-Christ.

» Celui qui commande le vaisseau de l'État, peut maintenir l'ordre à bord et le conduire vers le port, quoique tout l'équipage ne soit pas obligé d'assister au service divin.

» Le pouvoir civil n'a d'empire que sur les corps et les biens des hommes; il ne peut intervenir en matière de foi, même pour empêcher une Église de tomber dans l'apostasie ou l'hérésie.

» Enlever le joug de la tyrannie des âmes, c'est non-seulement faire acte de justice envers les peuples opprimés, mais c'est aussi établir la liberté et la paix publique sur l'intérêt de la conscience de tous. »

Ce fut sur ces principes que Roger Williams fonda la ville de Providence et l'État de Rhode-Island. Quand une constitution fut établie (1641), tous les citoyens furent appelés à la voter. C'était bien une démocratie, comme ils l'appelèrent. Le peuple se gouvernait lui-même; tous les citoyens, sans distinction de culte, étaient égaux devant la loi, et toute loi devait être confirmée dans les assemblées primaires.

Lorsque Charles II accorda une charte à Rhode-Island (1663), il consacra la liberté religieuse en ces termes explicites : « Personne, dans la susdite colonie, ne sera, en aucun temps ni en aucune façon, molesté, puni, inquiété ou poursuivi pour aucune différence d'opinion en matière de religion. Toute personne peut en

tout temps librement et complètement suivre sa propre conscience et jugement en tout ce qui concerne la religion. »

Cette charte, consacrant une démocratie pure sur la base de la liberté des cultes, est encore en vigueur. Déclarée impraticable par tout le monde, elle est en ce moment la plus ancienne constitution existante.

Les quakers établirent des principes semblables dans la Pensylvanie et dans le New-Jersey.

Le pouvoir émane du peuple : WE PUT THE POWER IN THE PEOPLE, tel est le fondement de la constitution du New-Jersey. En voici les principaux traits :

Nul homme, ni nulle réunion d'hommes n'a pouvoir sur la conscience. Personne, en aucun temps, par aucun moyen ni sous aucun prétexte, ne sera poursuivi ni lésé en quoi que ce soit pour opinions religieuses. L'assemblée générale sera nommée, non par voix confuses, mais au scrutin secret. Tout homme peut élire et être élu. Les électeurs donneront à leurs députés des instructions obligatoires. Si le député ne remplit point son mandat, il peut être poursuivi. Dix commissaires nommés par l'assemblée exercent le pouvoir exécutif. Les juges et les constables sont élus par le peuple pour deux ans. Les juges président le jury, mais le pouvoir judiciaire est exercé par les douze citoyens qui le composent. Nul ne sera emprisonné pour dettes. Les orphelins seront élevés aux frais de l'État.

Mêmes principes à peu près en Pensylvanie.

Dans le New-York, sinon l'égalité, du moins la liberté complète des cultes.

Dans le Connecticut, nulle trace d'intolérance.

Partout sont répandus dans le peuple l'aptitude de se gouverner librement et le sentiment des droits de l'homme, qui amena enfin l'indépendance de la grande république et sa prodigieuse prospérité.

Ces idées, que l'homme se possède, que nul ne peut disposer de sa propriété que par son consentement, que le gouvernement, la justice, tous les pouvoirs émanent du peuple, sont tellement naturelles à la race germanique, que leur revendication constitue l'histoire de l'Angleterre, et qu'aussitôt que des colonies anglo-saxonnes se fondent, ces principes donnent naissance à des États libres et démocratiques.

Aux bords de l'Atlantique au xvii^e siècle, comme aux bords du Rhin avant Jésus-Christ, le sentiment puissant de la personnalité suscite des sociétés fondées sur les droits naturels. MM. Bordas et Huet, en les attribuant uniquement à l'influence du christianisme, et en les faisant commencer seulement à 1789, se sont arrêtés à un point de vue trop exclusif.

Pour connaître ses droits, pour en jouir, pour pratiquer la liberté, il faut un certain degré de raison acquise ou de bon sens naturel. Il y a des peuples qui en ont, pour ainsi dire, le sentiment inné et qui, avec peu de lumière acquise, sont aptes à se gouverner eux-mêmes. Il y en a d'autres qui n'arrivent à la liberté, c'est-à-dire à la raison nécessaire pour vivre libres, que peu à peu et sous la discipline de l'expérience et de l'insuccès. Dès qu'on tient compte de la diversité d'aptitude à être libre que donne la diversité de race, de religion, d'instruction, etc., il est impossible de faire commencer à la même époque l'ère d'affranchissement de tous les peuples.

Laissant de côté la question historique, tâchons de juger la tentative à laquelle se sont dévoués ces deux vigoureux esprits.

Première question.— Le catholicisme se reformera-t-il ?

Seconde question.— Le catholicisme, même réformé, deviendra-t-il la religion universelle vers laquelle tend manifestement et à laquelle arrivera probablement l'humanité ?

MM. Bordas et Huet ont, il faut l'avouer, les précédents contre eux. Quoique les religions nouvelles aient souvent, si l'on veut, des réformes, aucune religion ne s'est jamais réformée.

Le christianisme est une réforme du judaïsme ; il n'est pas le judaïsme réformé. Que voulait Jésus-Christ ? Briser le culte de Moïse ? non ; il est venu non pas abolir, mais accomplir la loi. Nulle part, il ne condamne la croyance dans laquelle il est né ; mais il veut évidemment la réformer, lui infuser un esprit nouveau. Or, cet esprit nouveau a fait éclater le mosaïsme et naître le christianisme. Que voulait Luther ? Rompre avec le catholicisme ? non ; mais le réformer. L'esprit qui l'animait l'a porté au delà et a suscité la Réforme.

Le motif de ce fait que nous présente l'histoire des religions est facile à découvrir. En théorie, on peut limiter les conséquences d'un principe : — les systèmes de philosophie fourmillent d'inconséquences ; — mais un principe, lancé dans la pratique, déploie ses conséquences ; il y pousse les hommes invinciblement, à leur insu,

malgré eux. A juger de l'avenir d'après le passé, on peut donc prédire, ou que les principes spiritualistes défendus par MM. Bordas et Huet, descendant dans les masses, iront à renverser le catholicisme lui-même, ou que leur tentative, beau rêve d'un esprit éclairé et libéral, avortera comme a avorté la tentative de Celse et de Porphyre de perpétuer le paganisme en le réformant, en l'expliquant, en le rendant conforme à la raison autant qu'il pouvait l'être.

Une séparation *dans* l'Église peut, pour quelques individus, satisfaire les scrupules de la conscience et les exigences de la raison. Elle ne peut suffire au peuple. Bossuet et Port-Royal ont tenté ce que tentent MM. Bordas et Huet. Bossuet et Port-Royal ont passé; le catholicisme a suivi sa pente. Il a développé le germe de matérialisme déposé au fond même de ses dogmes. Tout porte à croire qu'il s'y asphyxiera.

Le clergé, lui, ne veut ni ne comprend la réforme. Le spiritualisme moderne est pour lui lettre close, et pourtant il le hait d'instinct. Eh bien, disons-le franchement, si MM. Bordas et Huet voient mieux l'idéal, le clergé juge mieux le réel. Il comprend que, entre le catholicisme et l'esprit moderne, il y a incompatibilité radicale. Il est attaché à son culte par intérêt, par conviction, par habitude, et il a à choisir : ne voulant pas immoler sa foi à l'humanité, il est prêt à immoler l'humanité à sa foi; il a une peur irrémédiable de la lumière, parce qu'il sent que la lumière serait fatale à ses croyances.

C'est là la plaie profonde des peuples catholiques. Le clergé, au lieu d'être pour eux un appui, est un obstacle : pour marcher en avant, il faut en déblayer le sol. On n'est libéral qu'en luttant contre les souvenirs religieux de son enfance et contre l'empire des traditions. Ne trouvant pas dans le culte la force qu'il faut pour fonder et consolider la liberté, c'est à la philosophie seule qu'ils la demandent. Or, la philosophie, jusqu'à ce jour, a pu éclairer une partie de la bourgeoisie; elle n'est point parvenue au peuple. De là vient que, quand le peuple dans les pays catholiques a tenté d'établir la démocratie, la force nécessaire lui a si souvent fait défaut.

Mais, quand même le clergé se réconcilierait avec la civilisation, quand même le catholicisme se réformerait, il est à croire qu'il ne serait pas la religion de l'avenir.

Pour s'asservir la nature, pour vivre libre, pour parvenir à l'unité,

l'espèce humaine a besoin de vivre dans l'esprit et par l'esprit ; le catholicisme pousse à vivre dans les sens et par les sens.

Il a fomenté le matérialisme ; il s'y est enseveli, il s'y est complu, il s'y enfonce chaque jour davantage. Le christianisme était une idée ; le catholicisme n'est plus qu'une sensation. Le christianisme était une loi morale ; le catholicisme en a fait un spectacle. Nos deux écrivains en conviennent ; ils n'ont pas de mots assez brûlants pour marquer cette décadence. Mais ce matérialisme, qui, suivant eux, n'est que le perversissement des croyances catholiques, n'est-il pas plutôt le développement naturel du germe qu'elles contiennent ?

La croyance à l'infailibilité et à la vertu surnaturelle des sacrements suffirait seule à rendre le catholicisme incompatible avec l'esprit contemporain.

Pour trouver la promesse d'infailibilité dans l'Évangile, il faut avoir d'avance la conviction qu'elle doit y être.

Tout homme est faillible, dit la sagesse des nations, et l'expérience des siècles le prouve. Comment donc une collection d'hommes pourrait-elle ne l'être pas ?

L'esprit moderne base sa foi sur l'examen individuel et sur l'évidence ; le catholique, sur l'autorité.

Quel est le vrai ? Ce que l'on me démontre clairement être tel ? non ; mais ce que l'Église a décidé. Ouvrons donc les actes des conciles, et, en outre, examinons si le consentement universel a ratifié leurs décisions, c'est-à-dire si le dogme réunit l'unanimité et la perpétuité. — Me voilà jeté dans les sens ; car ce que je dois croire, je dois le chercher, non dans ma raison, mais dans les livres.

Le Christ dit : C'est par moi qu'on va au Père, c'est-à-dire par le Verbe, par la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. »

L'Église dit : C'est par les dogmes que j'ai définis à telle ou telle époque.

Si le *logos* est venu en la chair pour rattacher notre esprit à l'esprit divin, qu'ai-je besoin du témoignage des hommes ?

S'il n'est pas venu, au nom de qui réclamez-vous cet exorbitant privilège d'infailibilité ?

L'homme moderne est habitué à tout examiner, à tout contrôler, à tout réformer ; et on viendrait lui dire : Sur ce point, ton jugement n'est plus libre, c'est question jugée il y a mille ans. Si tu dis non où le concile a dit oui, tu cesses d'être catholique !

On a beau répondre : L'examen est non-seulement permis, il est commandé. *Probate omnia*, a dit saint Paul.

Dès qu'il faut chercher sa règle de foi dans le cahos de l'histoire et dans les in-folios des conciles, l'examen individuel devient impossible à la plus grande partie des hommes ; il faut qu'ils s'en rapportent à l'autorité d'autrui. L'asservissement de l'esprit sort donc nécessairement de la doctrine de l'infaillibilité. Je ne puis suivre le conseil de saint Paul, éprouver toute chose et retenir ce qui est bon, que si ma règle de foi est l'évidence, et ma lumière, ma raison unie à la raison divine.

Le catholicisme attache aux sacrements une force surnaturelle. Il prétend que certaines opérations physiques fortifient l'esprit et purifient l'âme.

Ce qui naturellement fortifie et purifie l'âme, c'est le travail de l'âme sur elle-même, sollicitée par la grâce ou éveillée par la parole, par le symbole, par l'art. — Mais qu'un acte physique, sans relation directe avec l'âme, l'améliore ; que, par exemple, plonger un enfant dans l'eau, purifie son cœur et le réconcilie avec Dieu, c'est ce que nous ne pouvons comprendre.

Je sais qu'on ne peut rejeter un fait, faute de le comprendre. Un grain de froment produit un épi, j'ignore comment ; mais cela est. Pour prouver la vertu réparatrice des sacrements, il ne faudrait donc pas l'expliquer ; il suffirait d'en montrer les effets. C'est une question de fait.

Mais les faits renversent cette doctrine avec une certitude aussi forte que la peut fournir l'expérience. Où la civilisation est-elle la plus avancée, la prospérité la plus grande, la liberté la plus complète ? Évidemment dans les pays protestants. Quels sont les plus arriérés ? Précisément les plus catholiques (1), ceux où l'on use le plus du secours des sacrements. Mais, dira-t-on, le vrai catholicisme n'y règne pas. Je le sais, et c'est en cela même que consiste l'objection ; car, si les sacrements donnent à l'esprit une force surnaturelle, comment n'ont-ils pas amené la réforme du catholicisme ? ou, comment les protestants, sans ce secours réparateur et ayant, en

(1) M. Bordas avoue ce contraste ; seulement, il l'explique par l'intolérance en vigueur chez les nations catholiques. Mais qu'est-ce qui a produit l'intolérance ?

outre, le désavantage de leurs erreurs spéculatives, ont-ils pris les devants ? — On aura bien de la peine à me convaincre de l'efficacité d'un remède, quand je vois malades ceux qui le prennent, et bien portants ceux qui s'en abstiennent.

On peut expliquer le fait comme on voudra ; il existe. Or, pour démontrer la théorie des sacrements, il faudrait montrer non-seulement que les peuples qui jouissent de ce secours sont les premiers par la moralité, la liberté, la puissance, *mais qu'ils sont les seuls moraux, les seuls libres, les seuls puissants, les autres défailant faute de cette force réparatrice.*

Les quakers, qui rejettent tous les sacrements, y compris le baptême, sont, d'après le témoignage même de leurs ennemis et de ceux qui se moquent d'eux, les gens les plus sages, les plus sobres, les plus moraux qu'on ait vus. — A la longévité on mesure, dit-on, la moralité. Or, en moyenne, le quaker vit beaucoup plus longtemps que le catholique. — Ce n'est pas un motif pour se faire quaker, mais c'en est un pour douter de l'efficace des sacrements.

L'expérience semble prouver que l'aptitude des peuples à vivre moralement et librement est en raison inverse de l'usage qu'ils font des sacrements considérés comme médicament surnaturel.

« Vous les connaîtrez à leurs fruits. *Le bon arbre ne peut point faire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre faire de bons fruits.* »

Ces paroles condamnent la théorie du surnaturel des sacrements, Dans une question de fait, c'est trop d'avoir contre soi et la raison et les faits.

Ces fruits de sensualisme que le catholicisme a toujours portés et qu'il produit de plus en plus, à mesure qu'il s'éloigne davantage du christianisme primitif, viennent de ce que toute la théorie des sacrements vous jette irrésistiblement dans les sens.

Voyez la transsubstantiation, signe distinctif du dogme catholique.

Quoi de plus sublime que le banquet eucharistique, résumant en un seul symbole toute la doctrine chrétienne ? Quelle est au fond cette doctrine ? L'union de tous les hommes en un seul Dieu par l'amour. Tous sans distinction de race, de nationalité, de condition, nègres et blancs, riches et pauvres, s'asseoient à la même table, mangent du même pain, boivent à la même coupe. Les vaines distinctions du monde sont effacées, les rivalités, les haines oubliées. Il n'y a plus que des membres de la grande famille humaine, tous égaux, tous

frères. Égalité, fraternité, unité, mais unité en Dieu, car ce pain et ce vin sont la doctrine de vie, la doctrine de l'amour. C'est dans la charité qu'on *communie*, c'est-à-dire en Dieu, car Dieu est charité, *Deus charitas*.

Point de doute que le banquet eucharistique ainsi compris et ainsi pratiqué ne donnât aux peuples une force nouvelle ; qu'il n'aidât puissamment à établir l'unité vers laquelle nous marchons. Croire que l'âme se fortifie en s'assimilant la raison souveraine, la vérité éternelle ; que le cœur grandit par la communion avec des frères, voilà ce que peut admettre l'esprit moderne. Mais croire que pour s'unir à Dieu il faille le manger (1), c'est ce qu'il rejette de toute la force du spiritualisme qui l'anime. Cette croyance répugne même tellement à nos idées actuelles, qu'il semble qu'on blasphème en la formulant et que c'est faire injure à celui à qui on l'attribue.

Ne dirait-on pas que Jésus ait voulu prévenir l'interprétation païenne qu'on allait donner à ses paroles, quand, gourmandant ses disciples qui se scandalisent de l'entendre dire : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, » il ajoute : « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne profite de rien, les paroles que je vous dis sont esprit et vie. »

Pourquoi donc prétendre que nous devons manger la chair du Christ, puisque, quand même nous le ferions réellement, cela ne nous profiterait de rien, comme il l'affirme lui-même ?

La corruption du catholicisme vient, suivant MM. Bordas et Huet, de ce qu'il s'est amalgamé avec l'État. C'est vrai ; mais le mal a des racines plus profondes. Il sort du matérialisme implanté au fond des doctrines. Une maladie si générale, si longue, si incurable, puisque ni les efforts de tant de puissants génies, ni le fer des révolutions n'y peuvent rien, une telle maladie ne peut venir d'une cause extérieure ; elle tient évidemment aux entrailles mêmes de la croyance. Comment douze siècles de catholicisme et d'usage des sacrements n'auraient-ils point suffi pour guérir l'humanité, tandis que deux

(1) Qu'est-ce que le saint sacrement ? C'est Jésus-Christ sacrifié à son Père. En tout sacrifice il y a la victime immolée, la victime mangée ou brûlée. Jésus-Christ est immolé à la messe par la consécration ; il est mangé à la messe par la communion. » *Réforme catholique*, p. 207.

siècles de réforme et de libre recherche ont produit les merveilles de la civilisation moderne?

C'est que le catholicisme, interprétant l'Évangile suivant la lettre, a matérialisé le christianisme. Tandis que la civilisation moderne, sous l'action du protestantisme et de la philosophie, s'est imbibée dans son esprit.

Indépendamment de ce qu'il vient des sens et pousse dans les sens, le catholicisme ne sera pas la religion de l'avenir, à cause de sa fureur de dogmatiser en attachant un anathème à chaque dogme nouveau. C'est là ce qui l'a fait repousser par Leibnitz. Dans la correspondance de Leibnitz avec Bossuet, dernière tentative de réconciliation entre Rome et l'esprit moderne, l'évêque l'emporte par le style, par la clarté, par la suite des idées; mais, à nos yeux, le philosophe renverse tous les arguments de son adversaire par ce mot du bon sens naturel : *Le moins d'anathèmes qu'on peut, c'est le meilleur* (lettre du 14 mai 1700). Bossuet répond que non-seulement on ne peut revenir sur les anathèmes prononcés par les conciles, mais que même on ne peut les suspendre. Leibnitz s'éloigne tristement. Le divorce éternel est consommé.

En général, les religions antiques contiennent à la fois un ensemble de spéculations philosophiques et cosmologiques, de prescriptions sanitaires, de pratiques civiles, de lois morales et de rites religieux. Aussi sont-elles bornées dans leur durée et dans leur empire. Elles ne peuvent s'accorder avec tous les climats ni avec les progrès successifs de la civilisation et de la science. Tout autre est l'esprit de Jésus. Nulle pratique spéciale, nul rite obligatoire, nul dogme imposé sous peine d'anathème. Ce qu'il apporte au monde, c'est une règle de la vie et la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Aussi le christianisme des premiers jours nous paraît l'idéal réalisé sur terre. Mais que vienne la rage de dogmatiser, et soudain le sang coule à flots, l'Église se déchire et désole l'univers. Chaque nouvel anathème lui enlève une partie de ses conquêtes. La proclamation récente du dernier dogme menace de l'anéantir.

Plus s'agrandit le nombre de vérités que le catholique doit croire, plus aussi augmente le nombre de ceux qui ne peuvent admettre leur ensemble. Que je dise : « Il faut croire en Dieu, il faut aimer son prochain comme soi-même, » nul ne me contredira; mais que je dise : « Marie a été conçue sans péché, » combien seront de mon avis, et qui ?

Dans sa généralité, le christianisme peut contenir l'humanité. Depuis Trente, le catholicisme a été sans cesse perdant du terrain. Qui donc conserve-t-il de nos jours? Ses ministres et cette partie du peuple que ceux-ci sont parvenus à maintenir dans l'ignorance et, par suite, en dehors du courant des idées. Tandis que les nations catholiques luttent péniblement contre leur clergé et contre leur croyance officielle, voyez de l'autre côté de l'Océan et aux antipodes s'élever de nouveaux empires avec une rapidité et une vigueur inouïes. Peut-on croire que le jour soit proche où ils se soumettront aux décisions de quelques prélats italiens, rédigées, il y a trois siècles, sous l'influence de la scolastique du moyen âge? Au lieu de demander directement à la raison souveraine la vérité et la force, iront-ils la puiser dans les livres poudreux du xvi^e siècle?

En résumé, l'espèce humaine tend vers l'unité. La matière divise, l'esprit unit; elle a donc besoin d'une religion spirituelle.

Le catholicisme pousse dans les sens, et, en outre, par la multiplicité de ses dogmes et de ses anathèmes, il rend l'unité impossible. Il est donc à croire que ce n'est pas ce culte qui satisfera le besoin de religion qui agite les âmes. Il est probable, par conséquent, que la tentative et les espérances de MM. Bordas et Huet n'aboutiront pas.

Pouvons-nous prévoir quelle sera la religion de l'avenir?

L'histoire des religions et le mouvement des idées contemporaines peuvent nous éclairer en quelque mesure.

D'une part, il est certain que le côté symbolique et surnaturel des religions est en décroissance. Le judaïsme, en ce sens, est en progrès sur le polythéisme, et le christianisme — celui de Jésus — sur le judaïsme. D'autre part, de nos jours, il est manifeste que, si l'esprit de secte s'efface, les sentiments chrétiens se répandent universellement. Quand les mœurs ont-elles été plus douces? quand la guerre conduite avec plus d'humanité? quand les nations plus unies par les liens de la bienveillance et de l'intérêt mutuels? quand plus d'efforts faits pour relever le pauvre? quand les principes de l'Évangile plus fréquemment invoqués?

Une nouvelle forme de religion ne surgira pas; mais le christianisme, se dégageant de plus en plus de ce que le temps lui a donné de sensuel et de relatif, deviendra, dans sa sublime simplicité, la religion à laquelle juifs, mahométans, indous, pourront adhérer, éclairés intérieurement par la raison souveraine.

Quand le christianisme est venu, il était trop au-dessus des sens pour que le monde pût le comprendre. Les païens, en l'adoptant, y firent pénétrer le paganisme, non-seulement en l'amalgamant avec l'État, mais aussi en le jetant dans le sensualisme des cultes antérieurs et dans le dogmatisme des spéculations théologiques. Ce christianisme paganisé, c'est le catholicisme qui s'enfonce de plus en plus dans ses dogmes accompagnés d'anathèmes, et dans ses rites surchargés de matérialisme.

Les sectes, les religions sensuelles ne peuvent se convertir les unes les autres, parce qu'elles reposent sur des faits admis par les unes, niés par les autres. Le christianisme spirituel peut les embrasser toutes, parce qu'il repose sur la lumière naturelle qui éclaire tous les hommes.

Qu'est-ce que l'Évangile propose à notre culte ? Un Dieu de vérité et d'amour. Qu'enseigne-t-il ? La fraternité de tous les hommes, la supériorité de l'esprit sur la matière, la liberté dans et par la raison. Qu'ordonne-t-il ? D'aimer ses frères et de leur faire tout le bien qu'on peut. Quels rites prescrit-il ? Aucun ; l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, sans nulle cérémonie particulière. Qui sera sauvé ? Celui qui croit l'infailibilité de l'Église ou l'immaculée conception ? Non ; bienheureux les débonnaires, bienheureux ceux qui ont soif de justice et ceux qui sont persécutés pour elle. Point d'anathème pour des erreurs spéculatives, pas même pour celle des saducéens qui niaient l'immortalité de l'âme et la résurrection. Mais malheur aux pharisiens, malheur aux hypocrites, malheur aux méchants et à ceux qui oppriment les pauvres ! Paix à l'homme de bonne volonté, qu'il croie ou non à l'infailibilité, à la transsubstantiation et à la conception immaculée de Marie, qu'il admette ou non le *Dei para* et le *filio que*.

« Quiconque aime son prochain est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas son prochain, n'a point connu Dieu ; car Dieu est charité. » La perfection de l'homme, non par la contemplation et les cérémonies, mais par l'amour et le travail, tel est le but final.

Au moyen âge, Jean de Parme et quelques autres mystiques appelaient de leurs vœux le règne de l'Évangile éternel, et le troisième état, qui serait proprement celui de l'Esprit et où les vérités des deux premiers Testaments apparaîtraient sans voiles et sans figures.

Il semble que cette époque soit venue. L'espèce humaine est fatiguée de subtilités dogmatiques et de cérémonies charnelles. Elle a soif de justice et de vérité. Plus de lumière, plus de lumière encore! Plus de charité, plus de charité encore!

Le souffle de l'Évangile éternel agite et transforme l'univers. La religion pénètre les âmes ; mais cette religion ne donne pas la force nécessaire et ne suffit pas à remplacer le culte des idoles, *parce qu'elle ne constitue pas encore un corps de doctrines enseigné aux enfants, symbolisé par l'art, confessé, célébré en commun.*

ÉMILE SAINT-SIXTE.